

NOUVELLE BIOGRAPHIE NATIONALE

15



ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE

2020

HARSIN, Paul, Marcel, Isidore, historien, professeur, membre de l'Académie royale de Belgique, né à Liège le 21 janvier 1902, y décédé le 11 juillet 1983.

Fils de Louis Harsin et de Catherine Ernould, Paul Harsin est le benjamin d'une famille de trois enfants. Son père, instituteur originaire de la Famenne, avait été muté à Liège au temps de la guerre scolaire. Après avoir suivi sa scolarité primaire à l'École du Laveu puis à celle des Rivageois, où enseigne son père qui en deviendra le directeur, Paul est inscrit à l'Athénée royal Charles Rogier en 1913. Il s'y retrouve sur les mêmes bancs que de futures personnalités politiques libérales et socialistes dont Jean Rey, Léon-Éli Troclet, Georges Truffaut.

Exempté de service militaire, il s'oriente vers les études universitaires en histoire, à une époque où la carrière professorale est assurée grâce à un accroissement du nombre d'élèves. Entré à l'Université de Liège en 1920, il est formé par l'historien démocrate-chrétien Karl Hanquet, élève de Godefroid Kurth, qui dispense les cours et séminaires d'histoire moderne. Repéré par Hanquet, Harsin est envoyé aux archives des Affaires étrangères à Paris en 1922 et 1923 afin d'élaborer un travail sur les relations entre la Principauté de Liège, la France et les Pays-Bas aux XVII^e et XVIII^e siècles, non sans s'intéresser aux contours de la neutralité liégeoise. C'est le début d'une réelle histoire d'amour entre le jeune homme, travailleur acharné, solitaire, prolifique, avec un zeste d'idéalisme, et Paris. Près de trente ans plus tard, il y achètera un pied-à-terre, acquis grâce à son prix Francqui.

Docteur en philosophie et lettres en 1924, il est attiré par l'histoire économique qui, en cette époque pré-*Annales*, n'est guère enseignée dans son Université. Il en fera une spécificité. Cet intérêt lui vient du professeur de finances publiques Édouard Van der Smisen, chez lequel, en 1924-1925, il soutient un diplôme.

Lauréat de la Bourse de voyage et du Concours universitaire durant deux ans, aucun luxe n'est possible ; mais le pécule est suffisant pour partir à Paris. Logeant à l'hôtel Mahler, à deux pas de la place des Vosges, il vit là deux années à la saveur sans pareil. Habitué du *Colbert*, flanquant la Bibliothèque nationale,

il vit suspendu aux cordons de cette bourse, menue et providentielle. Il suit les cours d'économie politique de Charles Rist à la Sorbonne et éprouve un coup de cœur intellectuel pour François Simiand, professeur au Collège de France et enseignant à l'École pratique des hautes études. Il rédige chez lui un mémoire sur les doctrines économiques et financières en France du XVI^e au XVIII^e siècles, en janvier 1928. Âgé de vingt-six ans, en plus de ce diplôme, il est titulaire d'un doctorat en philosophie et lettres, d'un autre en sciences sociales, d'un troisième en droit et d'une licence en sciences politiques. En 1926, la faculté de Droit de l'Université de Liège le propose afin de pourvoir à certains cours. C'était sans compter l'avis négatif de Camille Huysmans, ministre socialiste flamand des Sciences et des Arts qui estime que le jeune homme n'a pas une situation financière suffisante pour honorer cette charge. Sans doute que l'élection d'un élève du patriote et chrétien Hanquet devait sembler suspecte ; Harsin sera chrétien mais wallon. Amer, il est nommé à l'Athénée de Malmedy. Épisode de courte durée : Hanquet décède au début de 1928 ; sa charge est ouverte. Le ministre des Sciences et des Arts Maurice Vauthier suit l'avis de son beau-frère Henri Pirenne, qui n'a jamais perdu de vue les affaires de son *Alma Mater* d'origine : « C'est Harsin qu'il faut nommer. » Il en est ainsi. Il est professeur ordinaire en 1933.

Les années s'écoulant de 1928 à 1940 témoignent d'une activité sidérante. Pas moins de dix livres et cent-vingt articles sortent de sa plume. Qu'il s'agisse de la publication des *Œuvres complètes* des économistes John Law (1934) et Nicolas Dutot (1935) – réflexions en prise avec les conséquences économiques du traité de Versailles et la crise de 1929 –, de la moisson suscitée par le centenaire de l'indépendance de la Belgique avec *Liège et la révolution de 1830* ou *Comment on écrit l'histoire*, de ses nombreux articles, relevant d'une forme de graphomanie, Harsin semble être sur tous les fronts. Dès 1930, il participe à l'aventure des *Annales* dans lesquelles il publie une étude sur le mot « Industrie », non sans vivre une relation fluctuante avec Lucien Febvre, qui n'épargne pas le « petit Belge » de ses piques dans ses lettres à Marc Bloch, qu'Harsin lui préfère. En effet, son *Comment on écrit l'his-*

toire est durement critiqué, mais son *Crédit public et banque d'État en France du XVI^e au XVIII^e siècles* est salué par la revue. Fidèle à ses objets de recherche, il couronne bien plus tard cette contribution par un article intitulé « La finance et l'État jusqu'au système de Law (1660-1726) », dans l'*Histoire économique et sociale de la France* dirigée par Fernand Braudel et Ernest Labrousse, en 1970.

Paul Harsin est surtout un professeur dont la charge donne le tournis. Outre la chaire d'histoire moderne, il dispense l'*Histoire des doctrines économiques*, l'*Histoire économique* à l'École des sciences commerciales et économiques annexée à la faculté de Droit, l'*Économie politique* (1935) héritée d'Ernest Mahaim et il reprend les cours d'*Histoire de Belgique* et d'*Histoire de la société et des institutions aux Temps modernes*. Il coordonne avec Léon Halkin le *Liber Memorialis* de son Université en 1936. Pour ainsi dire patron de la section Histoire à trente-six ans, il côtoie désormais trois jeunes collègues, Robert Demoulin, Fernand Vercauteren et Léon-E. Halkin, lui aussi spécialisé dans l'histoire moderne de la Principauté de Liège avec lequel les relations ne seront jamais simples. La guerre change temporairement la donne : Demoulin est prisonnier en Allemagne, comme Jean Lejeune, Halkin est arrêté et déporté pour faits de résistance. Harsin fait tourner la section. Il multiplie les intérim, près de trente-cinq cours stencillés sortent de sa main sous l'Occupation. Parmi ses mémorants, un Bruxellois qui a quitté l'Université libre de Bruxelles fermée : Jean Stengers. De juillet à octobre, chaque année, de 7h30 à 21h, il interroge deux mille étudiants ; ses examens oraux sont redoutés. *L'Étudiant libéral* raille ce grand homme aux traits osseux, au front fuyant, au regard réputé impavide, sérieux et semblant embrumé de problèmes, à la cote sévère mais toujours pesée et dont les sentiments ne disparaissent que dans les crayons dont il rongé l'extrémité. Cette activité ne permettant aucun répit laisse un homme passablement rompu. Son corps connaît déjà une alerte. Ralentir la cadence infernale devient une nécessité.

Il se décharge de plusieurs cours au début des années cinquante, au bénéfice de ses élèves Jean Lejeune, Pierre Lebrun, puis Étienne Hélin ; citons aussi Maurice Deprez et le futur louvaniste Joseph Ruwet. C'est aussi l'époque

d'une reconnaissance collective : titulaire du prix Francqui en 1950, membre de l'Académie royale de Belgique en 1951 et président du Comité international des sciences historiques en 1965, il en préside le congrès de Moscou de 1970. Membre correspondant de l'Institut de France en 1975, il est docteur *honoris causa* des Universités de Grenoble, Lille (1947) et Paris (1953). Puis, de 1950 à 1965, il se lance dans deux grands chantiers scientifiques. Le premier est la création d'un centre d'études économiques moderne à Liège. Universitaire *manager*, aux sociabilités culturelles, politiques, diplomatiques, scientifiques, ou issues du monde des affaires, il parvient, avec son collègue Louis Davin, à fonder en 1959 l'Institut de science économique de Liège. Quatre grands colloques internationaux sont générés par la structure de 1960 à 1965, dont celui de démographie historique de 1963, qui marquera la mémoire d'un Pierre Goubert, n'hésitant pas à qualifier Harsin de « gloire de la Belgique universitaire ». L'aventure se termine mal, suite aux critiques émises par Louis Davin dans *La dynamique de la région liégeoise* (1959) à propos de la gestion de celle-ci. Davin est l'objet d'une mise à l'écart discrète et l'Institut est supprimé en 1966. L'échec est rude. Le deuxième projet, œuvre inachevée et interrompue à son troisième volume (la perspective titanesque prévoyait douze livres...), est les *Études critiques sur l'histoire de la Principauté de Liège 1477-1795*, dont la lecture fait partie du bagage obligatoire de tout étudiant liégeois.

Entamée sur un faux départ causé par son ministre de tutelle, la carrière de Paul Harsin se termine sur la même tonalité, selon une étrange fatalité. La faculté de Droit propose en 1968 de lui confier un cours d'*Histoire des faits économiques et sociaux depuis la Révolution industrielle*, reformulation d'un cours qu'il donnait depuis 1935. Le ministre de l'Éducation nationale Abel Dubois s'y oppose et déclare le cours vacant au *Moniteur*. Blessé, Harsin demande son éméritat sans hésiter. Les hommages – facultaires, universitaires, étudiantins et communaux – qui ont suivi ce couperet ont marqué tous les esprits. Un *Recueil d'études* lui est offert en 1970. Aux décennies de course frénétique d'un professeur-bolide succède un moment de détente où chacun a eu l'occasion de lui dire – enfin – tout ce qu'il lui devait.

Paul Harsin épouse Suzanne Leclercq en 1933 ; le couple sans enfant a vécu une union discrète et fusionnelle.

Archives de l'Université de Liège, dossier 4263. – Bibliothèque des Manuscrits de l'ULiège, salle Marie, Fonds Jean Lejeune.

J. Lejeune, *Notice biographique*, dans P. Harsin, *Recueil d'études*, Liège, 1970, p. XIII-XLVI. – R. Demoulin, *In memoriam. Le président Paul Harsin*, dans *Annuaire d'histoire liégeoise*, t. 22, 1982-1983, p. XIV-XVII. – P. Lebrun, *Notice sur Paul Harsin, membre de l'Académie*, dans *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, t. 151, Bruxelles, 1985, p. 174-187. – V. Genin (dir.), *Une fabrique des sciences humaines. L'Université de Liège dans la mêlée (1817-2017)*, Bruxelles, 2019.

Vincent Genin

HARTOG, Denise, sculptrice et dessinatrice, née à Etterbeek le 3 avril 1904, décédée à Uccle le 13 décembre 1978.

Issu d'une famille juive alliée aux Enthoven et aux Ricardo, et fixée à Zaltbommel, au sud des Pays-Bas, son père, Jacques-Eugène Hartog, avait fait fortune dans le commerce du tabac et dans l'immobilier. Sa mère, Berthe François, d'origine française, est la fille d'un communal, l'architecte Oscar-Odon François. Issue d'un milieu de bourgeois nantis, apparenté aux Wolfers et aux Hirsh, Denise est aussi influencée par l'esprit progressiste et artiste de sa famille maternelle. C'est ainsi que dès l'enfance, entourée d'œuvres d'Ensor ou de Vogels, elle manifeste une sensibilité à l'art.

Elle grandit place Loix à Saint-Gilles et accomplit sa scolarité primaire et secondaire au Lycée Henriette Dachsbeck. En 1911, elle fait une rencontre décisive. Sa famille ayant déménagé à Rhode-Saint-Genèse, elle lie connaissance avec le futur peintre Paul Maas (1890-1962). Elle affirmera en être tombée amoureuse au premier regard, décidant qu'il serait l'homme de sa vie et cela bien qu'il fût de quatorze ans son aîné. Mais Maas, après avoir été blessé durant l'offensive allemande d'août 1914, épouse Frieda Landeau.

En 1923, Denise Hartog se marie à son tour

avec le médecin Pierre Destrée, avec qui elle vit à Paris durant quelques mois. La jeune femme y découvre tant la vitalité et la diversité des milieux artistiques de l'époque, qu'une image nouvelle de la femme moderne. Elle court musées et expositions et est subjuguée par l'œuvre de Rodin. Dès son retour à Bruxelles, elle se met à sculpter en autodidacte.

En 1929, elle retrouve Maas qui, entre-temps, s'est lancé dans la peinture. Les deux artistes vivent une liaison adultère qui amène Hartog à demander le divorce en 1930, malgré la naissance, cinq ans auparavant, de sa fille Claire Destrée. Elle se fait construire, par l'architecte moderniste Jacques Obozinski, une maison et un atelier rue Edith Cavell à Uccle. Maas et Hartog mènent leur relation extra-conjugale au grand jour. En 1935, ils se lient d'amitié avec le poète Camille Goemans et le compositeur André Souris, tous deux membres du cercle des Surréalistes belges.

Lorsque débute la Seconde Guerre mondiale et malgré ses origines juives, elle décide de rester en Belgique aux côtés de Maas, alors que sa fille s'exile aux États-Unis. En 1941, pour parfaire sa formation, elle s'inscrit à l'École nationale supérieure d'architecture et des arts décoratifs de la Cambre : elle y suit les cours d'Oscar Jaspers, qui l'initie à la taille de la pierre, technique à laquelle elle devra renoncer en raison d'une allergie. Elle se tourne vers le modelage de la terre glaise. Sa sculpture est alors de facture relativement académique et représente des sujets féminins dans des positions assez classiques. Ces productions antérieures aux années cinquante sont rares, la sculptrice ayant détruit la majeure partie de ces pièces qu'elle ne considérait plus comme reflétant son œuvre.

En 1947, Hartog achète une petite ferme au Kalf, dans la commune de Knokke-Heist. Elle y installe un atelier pour Maas et tous deux y accueillent un groupe d'amis unis par de grandes affinités intellectuelles avec, outre Souris et Goemans, la future épouse de celui-ci, la galeriste Lou Cosyn, ou encore le philologue et écrivain Robert Guiette.

En 1953, Hartog monte enfin sa première exposition et présente, au prestigieux Palais des beaux-arts de Bruxelles, des dessins ainsi que quarante-cinq sculptures dont elle réussit à vendre la plus grande partie. Principalement